

Je suis née le 6 mars 1934 à Sarrebruck, Allemagne. Mon père, Emil Weiler, qui était né à Illingen, petit village de la Sarre dans lequel ses parents tenaient un commerce de textiles, avait un cabinet de médecine à Sarrebruck. Ma mère, Rose Bergmann, née à Berlin, était la fille d'un rabbin. La Sarre se trouvait alors sous le protectorat de la Société des Nations et était administrée par la France. En 1935 un plébiscite décida son retour à l'Allemagne. La France accorda alors la nationalité française aux habitants de la Sarre qui désiraient émigrer en France. De plus, la France accorda aux médecins juifs sarrois le droit d'exercer la médecine en France. Etant données les difficultés dues à l'influence croissante du nazisme et à la montée d'Hitler au pouvoir en Allemagne, mes parents, ainsi que la famille de mon père, décidèrent d'émigrer en France. La famille de mon père s'installa à Strasbourg alors que mes parents s'installèrent à Dijon en 1936. C'est là que ma soeur aînée et moi avons commencé à suivre l'école, au Lycée de Filles. En dépit des difficultés d'adaptation et surtout de langage, mon père réussit très rapidement à avoir de nouveau une excellente clientèle.

Lorsque la guerre éclata en 1939, mon père se présenta comme volontaire pour le service militaire et fut mobilisé comme médecin auxiliaire à l'hôpital militaire de la Carole dans la Côte d'Or. En janvier 1940, après quelques mois passés avec ma mère et ma soeur dans un petit village près de Dijon (par crainte d'attaques aériennes sur le centre ferroviaire de Dijon), et comme mon père était toujours encore mobilisé, nous sommes allées rejoindre la famille de mon père qui avait été évacuée de Strasbourg vers Saumur.

A la débâcle de l'armée française, en mai 1940 et pour ne pas se trouver dans une zone occupée par les Allemands, toute la famille quitta Saumur, et ce fut l'exode vers le sud de la France. Après plusieurs étapes dans des centres de réfugiés tels que Arcachon, Toulouse, Villefranche, nous avons atteint Bédarieux où se trouvait mon oncle qui venait d'être démobilisé. C'est là que mon père qui, lui aussi, fut démobilisé en août 1940, est venu nous rejoindre. Nous sommes restés à Bédarieux qui se trouvait dans la zone "libre" sous le gouvernement de Vichy. Ma soeur et moi sommes allées normalement à l'école. Cependant le permis d'exercer la médecine fut annulé pour mon père. Heureusement, il put trouver un peu de travail en tant que comptable dans une usine de Bédarieux qui appartenait à André Deville. De plus, mon père a donné des leçons d'anglais à Jacqueline Villaret pour la préparer au bachelier, et ma mère a donné des leçons d'allemand, entre autres, à Mimi Sauret et à l'une des filles du pasteur Cabanis. Ainsi, nous avons pu subsister. Nous habitons un petit appartement loué par la famille Verdagner qui tenait une épicerie au rez-de-chaussée de la même maison.

En automne 1942, les Allemands occupèrent la zone sud de la France dans laquelle Bédarieux était située. Mes parents nous ont alors placées, ou plutôt cachées, chez deux familles de Bédarieux, ma soeur Hanna chez la famille Bonnafous et moi-même chez la famille Villaret, pendant plus d'une année. De peur que nous ne soyons découvertes lors d'une possible arrestation dans les familles chez lesquelles nous étions cachées, mes parents ont cherché d'autres possibilités. Plusieurs essais de nous faire sortir de la France ont échoués: d'abord un passage de la frontière suisse avec un convoi d'enfants français qui devaient passer un mois de vacances en Suisse dans le cadre du Secours Suisse - notre convoi n'obtint plus l'autorisation de passer la frontière - , ensuite une tentative de nous envoyer en Amérique, qui échoua elle aussi. Finalement mes parents se sont adressés à une organisation qui s'occupait de cacher les enfants juifs dans des internats (O.S.E.). C'est ainsi qu'en 1943 une assistante sociale de l'O.S.E., Marthe Levy, nous a amenées, ma soeur et moi, au Couvent de Dominicaines à Monteils dans l'Aveyron où se trouvaient déjà dix autres petites juives. Ce couvent, maison-mère de l'Ordre des Dominicaines, servait aussi d'internat pour une soixantaine de filles des villages environnants qui venaient y étudier. Seules, la Mère- Supérieure Albert-Marie et la directrice de l'internat, Soeur Hyacinthe, étaient au courant de notre identité juive qu'il nous était évidemment interdit de dévoiler. Les autres religieuses s'en doutaient d'ailleurs car, en dépit du fait que nous prenions part aux classes de religion comme les filles catholiques, les filles juives, même les plus âgées, ne faisaient pas la communion. L'une des religieuses, Soeur Marie-Odile qui nous a rendu visite quelques années après la fin de la guerre lors d'un pèlerinage à Jérusalem, a bien reconnu qu'elle savait quelle était notre situation. La correspondance avec mes parents se faisait indirectement par l'intermédiaire de Marthe Levy et d'une famille de Bédarieux (la famille Villaret, je crois). Sauf pour

une courte période intermédiaire, en été 1943, pendant laquelle nos parents ont dû nous reprendre à cause d'une épidémie de poliomyélite et nous cacher à nouveau à Bédarieux dans les mêmes familles qu'auparavant, nous sommes restées au couvent jusqu'au mois de mai 1944.

Pendant toute cette période mes parents sont restés à Bédarieux, passant les nuits dans des cabanes ou des mas de vignes sur les collines environnantes pour ne pas se trouver à la maison en cas d'arrestation qui se faisait toujours de nuit. Cependant ils commencèrent aussi à préparer une cachette plus permanente: le pasteur Cabanis qui était très actif dans la Résistance, leur trouva une chambre à l'étage supérieur de la maison de Mathilde Fabre, une employée de la poste de Bédarieux.

Au début de janvier 1944, lors de la distribution mensuelle des cartes d'alimentation à la mairie de Bédarieux, une employée de la mairie, Madame Dougada, demanda à ma mère de venir la voir pour une raison futile (des instructions de tricot dont ma mère ne lui avait jamais parlé). Le jour même, ma mère alla chez madame Dougada qui l'avertit que le dossier de mes parents avait été demandé par les Allemands et qu'ils devaient disparaître de leur appartement. Mes parents quittèrent donc leur appartement le soir même et entrèrent en grand secret dans la cachette préparée chez Mathilde Fabre. Effectivement, les Allemands vinrent les chercher deux jours plus tard mais, heureusement, ne les trouvèrent plus dans leur appartement. A partir de ce moment là mes parents restèrent confinés dans leur cachette sans pouvoir bouger ou faire un bruit quelconque qui aurait pu les faire découvrir tant que Mathilde Fabre s'absentait de la maison. Henri et Huguette Verdaguer savaient que mes parents se trouvaient à Bédarieux sans en connaître le lieu exact, mais ils racontaient à tous que mes parents avaient quitté Bédarieux. Profitant du fait qu'il y a toujours un peu de surplus dans une épicerie en dépit du rationnement très rigoureux de l'époque, ils fournissaient de la nourriture pour mes parents à Monsieur et Madame Villaret. Monsieur Villaret qui travaillait à l'abattoir municipal y ajoutait quelquefois de la viande et transmettait le tout au pasteur Cabanis. Celui-ci avait "loué" le garage qui se trouvait au rez-de-chaussée de la maison de Mathilde Fabre pour sa voiture qui, faute d'essence, ne pouvait plus bouger. Ainsi, sous prétexte de s'occuper de sa voiture, il pouvait faire des visites régulières chez Mathilde Fabre pour approvisionner la maison en nourriture et apporter le courrier.

En mai 1944, les Allemands commencèrent à chercher les enfants juifs cachés dans les institutions catholiques et, apparemment, il y eut aussi dans le village voisin de Monteils une dénonciation de la présence de filles juives cachées au couvent. Mes parents furent informés indirectement de la nécessité très urgente de nous retirer du couvent. Comme ils ne pouvaient plus sortir de leur cachette, le pasteur Cabanis vint encore une fois à leur secours et s'occupa de nous trouver un autre refuge dans une ferme du village de Carla-Bayle, près des Pyrénées, dans lequel il avait été pasteur avant la guerre. Il fallait nous retirer du couvent juste au moment de la fête de Pentecôte et le pasteur Cabanis était naturellement obligé de passer la fête dans sa communauté à Bédarieux. Ce fut donc Madame Villaret qui vint nous chercher à Monteils. Après un voyage en train très dangereux (car les trains étaient presque toujours patrouillés par les Allemands) et très mouvementé à cause des alertes fréquentes, elle nous déposa, selon les instructions du pasteur Cabanis, chez le pasteur de Toulouse. Celui-ci nous fit loger pendant les deux jours de fête chez Monsieur et Madame Piat qui ne savaient rien de notre identité. Le pasteur Cabanis vint alors nous prendre pour nous conduire à la ferme de la famille Laurent au Carla-Bayle et nous donna des fausses identités. A part la famille Laurent, seuls le pasteur du village et sa femme étaient au courant de notre identité juive et ils firent beaucoup d'efforts pour nous donner courage. La ferme était très éloignée du village même (plus d'une heure et demie de marche) et les conditions de vie y étaient très primitives: pas d'eau courante, pas d'électricité, pas de radio. Les membres de la famille parlaient entre eux un patois qui nous était inconnu. Nous avons aidé aux travaux de la ferme autant que nous le pouvions. Nous sommes restées dans cette ferme près de trois mois. La ferme était tellement isolée de toute communication normale que c'est seulement au hasard d'une visite chez le coiffeur du village voisin à la fin du mois de juin 1944 que nous avons appris la nouvelle du débarquement américain en Normandie, et aussi au mois d'août celle de la libération de la région par le maquis français.

Dès que cette partie du sud de la France fut libérée, et en dépit du manque de communications qui étaient toutes détruites, mon père réussit à venir nous prendre pour nous ramener à Bédarieux. Les habitants de Bédarieux se sont montrés très généreux lorsqu'ils nous ont revus à la libération. Madame Sauret nous a prêté immédiatement l'appartement de sa mère. Tout comme les familles Verdaguer et

Villaret, le boulanger nous a approvisionné de pain même sans carte d'alimentation.

Nous sommes rentrés à Dijon en février 1945, après la libération graduelle du nord-est de la France et le rétablissement partiel des lignes de chemin de fer qui avaient été détruites pendant la guerre. Notre appartement à Dijon avait été réquisitionné par l'armée allemande et, après sa retraite, par la garde ferroviaire française. Le gouvernement provisoire de Dijon le remit à notre disposition, et mon père recommença une fois de plus à reconstituer sa clientèle. Nous avons habité à Dijon jusqu'à notre immigration en Israël en 1951.

Rachel Wilkansky

Le Mur des Justes

Mémorial de la Shoah, Paris

Complémentaire du Mur des Noms déjà érigé à l'entrée du Mémorial, le Mur des Justes prend appui sur le grand mur de schiste vert bordant le parvis au Nord, du côté de l'allée des Justes. Sur 37 plaques de bronze, de 635 mm x 600 mm, sont gravées les 2 693 noms des Justes français ou ayant agi en France, reconnus depuis 1964 jusqu'au 31 décembre 2005, dont la liste a été établie et transmise par Yad Vashem. Classée par année d'attribution de la distinction, elle donne les prénoms, noms des Justes ainsi que les lieux et départements où ils ont agi.

9 plaques vierges ont été prévues afin d'accueillir chaque année les noms des personnes nouvellement honorées. 2 plaques explicatives, situées à chaque extrémité de l'accrochage, complètent cet ensemble. Ces plaques se composent en trois ensembles de 16 plaques alignées, se décrochant selon la pente de l'allée des Justes afin de proposer une lecture appropriée.

Dans le sol, des luminaires mis en place par les services de la Ville de Paris lors de la réfection du dallage de l'allée des Justes, éclairent le Mur.

Conception : Mémorial de la Shoah

Maître d'œuvre : Antoine Jouve, Anne Sazerat, Simon Vignaud, architectes
Bernard Baissait, graphiste

La liste des noms a été communiquée par Yad Vashem.

Remerciements : Lucien Lazare, coordinateur du dictionnaire des Justes de France, Mordecai Paldiel et Irena Steinfeldt, département des Justes parmi les Nations, Yad Vashem.